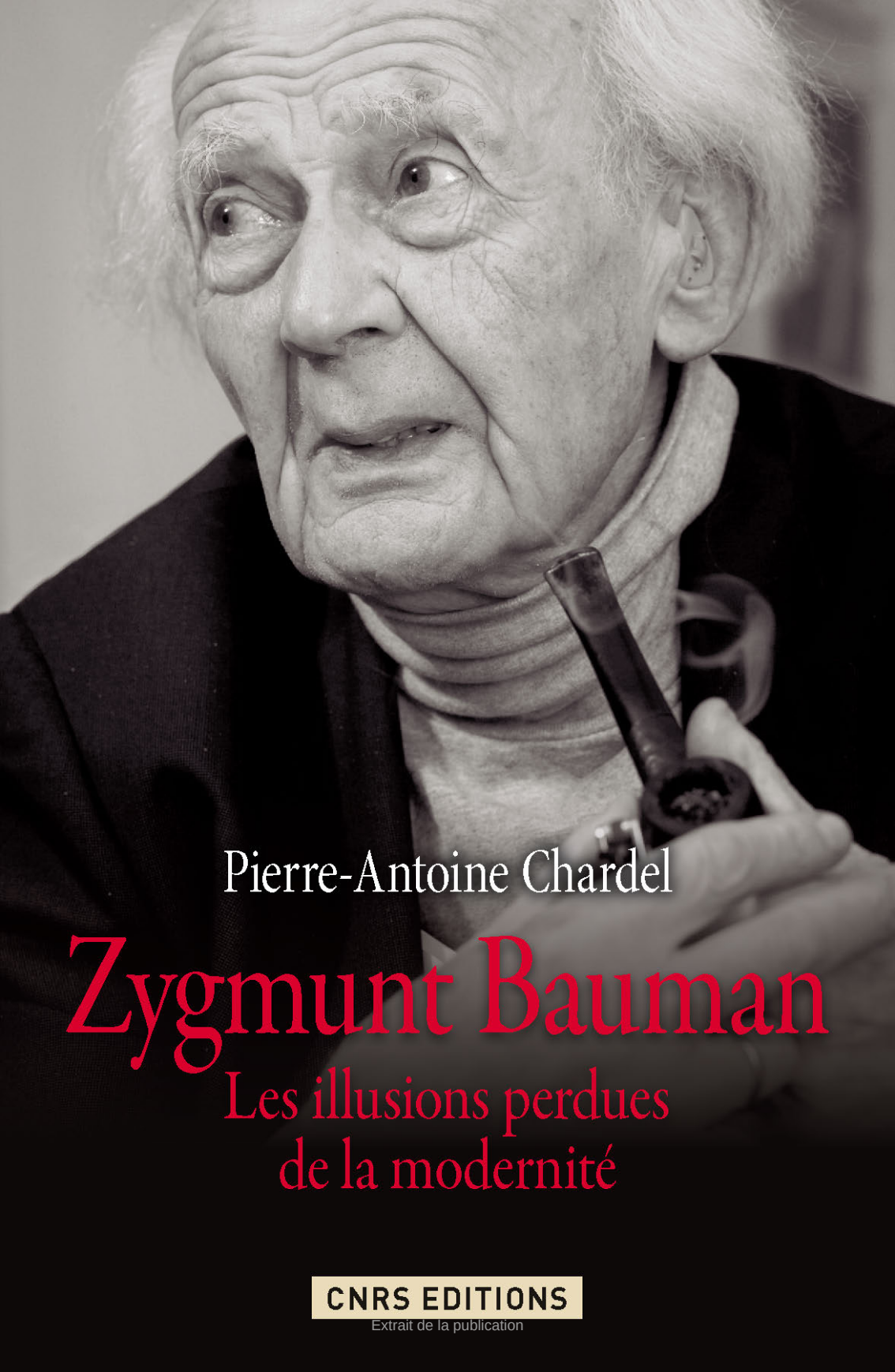


Pierre-Antoine Chardel

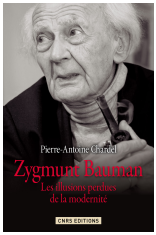
Zygmunt Bauman

Les illusions perdues de la modernité

CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur



Zygmunt Bauman est une figure majeure de la sociologie européenne. Son œuvre est dominée par l'inquiétude provoquée par la succession des crises politiques, économiques, morales qui affectent nos sociétés contemporaines. Du *Coût humain de la mondialisation* à *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?*, ses travaux portent un diagnostic corrosif sur notre époque sans se laisser enfermer dans des cadres théoriques trop univoques.

Diversifiant les angles d'interprétation, engagé dans un constant dialogue avec une multitude d'auteurs, de Camus à Levinas, de Gramsci à Arendt, Bauman parvient à embrasser la complexité des phénomènes sociaux en couvrant des champs de réflexion *a priori* hétérogènes – de l'interrogation sur le statut de l'Holocauste dans l'histoire de la modernité industrielle à l'avènement du consumérisme dans nos sociétés devenues « liquides ». C'est cette exigence critique singulière que nous rend présent Pierre-Antoine Chardel dans cet essai, le premier en français consacré à ce penseur hors norme.

Docteur en philosophie et sciences sociales, Pierre-Antoine Chardel est maître de conférences habilité à diriger des recherches à l'Institut Mines-Télécom où il est responsable de l'équipe interdisciplinaire « Éthique, Technologies, Organisations, Société » (ETOS), et chercheur associé au Centre de recherche « Sens, Éthique, Société » (CERSES).

Extrait de la publication

Zygmunt Bauman

Extrait de la publication

Pierre-Antoine CHARDEL

Zygmunt Bauman

Les illusions perdues de la modernité

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Extrait de la publication

© CNRS Éditions, Paris, 2013
ISBN : 978-2-271-07649-6

Extrait de la publication

Introduction

Une herméneutique de la postmodernité

L'ère dite « postmoderne » a souvent été comprise comme une époque de déconstruction généralisée sans réelle ambition éthique ou politique, comme instaurant un effondrement radical des grands idéaux qui avaient jadis été portés par les utopies progressistes ; elle aurait pour ces raisons annoncée la fin des « grands récits [1] ». Pour d'autres, la postmodernité serait essentiellement le reflet d'un monde évanescent qui n'offrirait aucune prise réelle, elle demeurerait insoumise à toute normativité ainsi qu'à tout cadre réflexif, elle signerait « l'empire de l'éphémère [2] ». C'est sur des voies d'interprétation différentes que nous emmène Zygmunt Bauman depuis une œuvre dense, qui demeure encore relativement peu connue et étudiée en France [3]. Se démarquant sensiblement des thèses les plus répandues sur la postmodernité, le sociologue anglo-polonais aborde la condition postmoderne pour l'interpréter dans ses caractéristiques politiques, sociales et morales les plus saillantes. C'est le destin des individus et des liens sociaux par lesquels ils se construisent mutuel-

1. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.

2. Gilles Lipovetsky, *Le crépuscule du devoir. L'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques*, Paris, Gallimard, 1992.

3. Les références à Zygmunt Bauman demeurent assez rares en langue française, ce qui contraste avec l'abondante bibliographie anglophone qui lui est consacrée. Après un premier livre sur la sociologie de Bauman paru en 1995 (Richard Kilminster and Ian Varcoe, edited by, *Culture, Modernity and Revolution : Essays in Honour of Zygmunt Bauman*, London : Routledge), les publications en langue anglaise consacrées au sociologue ont doublé d'intensité depuis ces dix dernières années, avec notamment la parution en 2002 de quatre importants volumes critiques dirigés par Peter Beilhartz : *Zygmunt Bauman* (London – Thousand Oaks – New Delhi, Sage Publications). Nous y ferons parfois référence.

lement qui motive une grande part de la réflexion du sociologue. Engagé dans une démarche résolument critique, comme l'une de ses premières publications en langue anglaise le laisse transparaître, *Towards a Critical Sociology* (1976)[4], Bauman n'entend pas pour autant proposer une mise en question radicale et systématique de l'époque actuelle en se contentant de la dénigrer par pure et simple nostalgie. La volonté qui s'exprime dans ses analyses est bien plutôt celle d'un penseur qui nous incite à déchiffrer l'expérience contemporaine dans ses aspects les plus ambivalents, en nous invitant à distinguer des brèches par lesquelles du sens peut toujours être susceptible d'émerger. La lucidité de l'intelligence critique n'empêche pas une forme d'optimisme dès lors que l'exigence d'*expliquer* et de *comprendre* le monde dans lequel nous vivons prend le dessus. C'est à tout le moins cette dimension herméneutique, qui va nous intéresser dans le présent ouvrage. Comme Bauman l'écrit : « Comprendre consiste à avancer en cercles : plutôt que d'aller progressivement et de façon linéaire vers des meilleures et plus sûres connaissances, cela consiste à reprendre sans cesse et à réévaluer des mémoires collectives – toujours plus volumineuses, mais encore plus sélectives. Il est difficile de voir comment lequel de ces moments successifs de récapitulation peut prétendre à être définitif et conclusif ; il serait d'autant plus difficile de justifier ce qui le fonde. On en est venu à voir cette situation critique comme spécifique à l'étude du social, posant aux sciences de la "compréhension" des problèmes inconnus à la science centrée sur la simple "explication"[5]. » Nous nous donnerons pour tâche de mettre en évidence la cohérence d'un tel geste qui, tout en couvrant des champs de réflexion *a priori* hétérogènes – s'étendant d'un questionnement sur l'inscription de l'holocauste dans l'histoire de la modernité à une analyse du consumérisme et de ses effets sur les rapports intersubjectifs –, contribue au développement d'une réflexion dont on peut percevoir aisément la ligne directrice. Une préoccupation majeure qui ressort distinctement de l'œuvre de

4. Auteur de nombreux ouvrages en polonais (voir la liste des titres dans la bibliographie), Zygmunt Bauman commence à publier en anglais à partir de 1972 dont *Towards a Critical Sociology. An Essay on Commonsense and Emancipation*, London : Routledge & Kegan Paul, 1976.

5. Zygmunt Bauman, *Hermeneutics and Social Science. Approaches to Understanding*, London : Hutchinson, 1978, p. 17.

Extrait de la publication

Bauman est l'exploration du malaise qui affecte nos sociétés et qui s'illustre par une liquéfaction progressive des institutions sociales ainsi que des grandes structures de sens. L'ouverture de la société semble avoir pris une signification que n'aurait jamais imaginée Karl Popper, pourtant l'inventeur de cette expression : « Il s'agit toujours d'une société qui avoue franchement sa propre incomplétude et qui désire donc découvrir ses propres possibilités, encore mal définies et sous-exploitées ; mais c'est aussi une société incapable de choisir son orientation avec certitude et de protéger ensuite l'itinéraire retenu[6]. » La faillite de l'éthique qui semble caractériser le temps présent n'appelle toutefois aucun catastrophisme. Même si l'on peut à certains moments sentir transparaître une très forte inquiétude dans la description que le sociologue propose des crises sociales, économiques et politiques qui se propagent aujourd'hui, c'est plus subtilement le souci d'interpréter le destin des sociétés contemporaines dans leurs manifestations les plus paradoxales qui l'emporte. Une telle exigence est d'autant plus frappante si l'on prête attention au fait que cette dernière s'inscrit dans un travail ample, qui dépasse l'étude de l'actualité. À cet égard, les travaux de Bauman sur les fondements herméneutiques des sciences sociales, parus en Grande-Bretagne à la fin des années 1970[7], constituent une base théorique importante. Ils nous permettent de prendre la mesure de la dimension épistémologique qui traverse l'œuvre du sociologue et qui rend compte d'une volonté d'adopter de nouveaux schèmes d'interprétation afin d'embrasser la somme des aléas qui affectent notre existence collective. L'universitaire britannique Keith Tester, auteur de plusieurs études en langue anglaise consacrées à Bauman, met parfaitement en évidence cet aspect :

> Dans *Hermeneutics and Social Science* (1978), Bauman soutient que l'herméneutique devrait être comprise comme une pratique, plutôt

6. Zygmunt Bauman, *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, traduit de l'anglais par Laurent Bury, Paris, Seuil, 2007, p. 15. Voir Karl Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, traduit de l'anglais par Jacqueline Bernard et Philippe Monod, Paris, Seuil, 1979.

7. Zygmunt Bauman, *Hermeneutics and Social Science*, *op. cit.* Nous reviendrons plus loin sur cet ouvrage principalement consacré à Karl Marx, Max Weber, Karl Mannheim, Edmund Husserl, Talcott Parsons, Martin Heidegger et Alfred Schutz.

> qu'une stratégie uniquement dédiée à l'examen de textes, par laquelle il est possible de traduire des significations de réalités sociales ou culturelles et, ainsi, enrichir la réflexion sur ce que signifie être un être humain dans le monde. Par cette méthode, la tâche de la sociologie est d'interpréter le social et le culturel en vue de découvrir les formes spécifiques de l'être dans le monde et de rendre possible leur traduction sur une base comparable. Cette traduction peut permettre un dialogue et, ainsi, une révélation de la contingence de ce qui pourrait autrement être considéré comme inévitable et naturel[8].

Dans une telle opération, c'est une certaine modalité du langage sociologique qui se trouve mise en cause, celle qui suppose un consentement tacite à conduire tout discours de telle façon que toute référence à la réalité concerne un monde relativement homogène. Le cœur d'une telle démarche critique repose sur l'hypothèse que l'image du monde générée par le langage sociologique traditionnel amène à reproduire les grandes réalisations sociétales qui s'expriment dans des pouvoirs établis. Mais elle fait en même temps plus que cela, elle contribue à étouffer toute possibilité d'exprimer de nouvelles perceptions du monde en tenant compte des déchirures qui ont fortement marqué le cours des événements au XXe siècle, et qui continuent d'affecter notre mémoire collective en ce début de XXIe siècle. Or des alternatives interprétatives demandent à être formulées si l'on souhaite épouser la complexité des mutations qui affectent nos sociétés qui se caractérisent par des effets d'émiettement des grandes structures qui orientaient jadis le vivre-ensemble. Ce sont de telles structures que reflétait de manière assez emblématique la sociologie d'Émile Durkheim à travers son insistance sur l'intériorisation des contraintes institutionnelles par lesquelles l'individu était censé se définir et se constituer en tant qu'être moral. Agir socialement consistait à se soumettre à l'autorité sociale : « Les faits moraux sont donc une sous-classe de faits sociaux qui contribuent de façon essentielle aux contraintes que la société fait peser sur les sujets individuels et qui se manifestent en particulier dans les mœurs[9]. »

8. Keith Tester, *The Social Thought of Zygmunt Bauman*, Palgrave, MacMillan, 2004, p. 16-17.

9. Patrick Pharo, *Morale et sociologie*, Paris, Gallimard, 2004, p. 86-87.

Extrait de la publication

De plus, un enjeu de la sociologie était de recourir le plus souvent au registre de l'explication, en réduisant un fait à une cause. La première des règles de la méthode sociologique énonçait que les « phénomènes sociaux sont des choses et doivent être traités comme des choses[10] ». Or les spécificités de notre condition post-moderne nous incitent à chercher de nouvelles grilles de compréhension pour appréhender les faits sociaux. Ce n'est pas seulement un certain positivisme qui est en cause, mais tout un ensemble de schèmes méthodologiques qui ont été jusque-là en vigueur : « La nouvelle situation (...) appelle une sociologie qui résonne avec sa propre structure : c'est-à-dire, une sociologie qui soit comprise comme une activité flexible et auto-réfléchie d'interprétation et de réinterprétation, comme un *commentaire* en cours d'élaboration, comme un processus centré sur l'interaction entre des agents relativement autonomes et encore partiellement dépendants[11]. » La diversité et l'hétérogénéité des influences théoriques qui viennent, directement ou indirectement, nourrir l'œuvre de Bauman ne sont en rien étrangères à un tel défi épistémologique.

Changements de cap et mutations d'une pensée

Né à Poznan en Pologne le 19 novembre 1925, au sein d'une famille juive non pratiquante, Bauman se réfugia en Union Soviétique avec sa famille en 1939 au moment du partage de la Pologne entre Hitler et Staline, conséquemment à la signature du pacte germano-soviétique[12]. Ce qui lui permit en grande partie d'échapper, au

10. Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1999, p. 27.

11. Zygmunt Bauman, *Intimations of postmodernity*, Routledge, London and New York, 1992, p. 90.

12. Nous tenons ces éléments biographiques de diverses sources, principalement de : Keith Tester, *Conversations with Zygmunt Bauman*, Cambridge, Polity, 2001 ; Benedetto Vecchi, Introduction à Zygmunt Bauman, *Identité*, traduction de l'anglais par Myriam Dennehy, Paris, L'Herne, 2010, p. 5-15 ; Michael Hviid Jacobsen and Poul Poder (Edited by), *The Sociology of Zygmunt Bauman. Challenges and Critique*, Ashgate, Burlington, 2008, p. 1-15 ; Arnaud Spire, « Critique de l'actuelle condition humaine. Rencontre avec Zygmunt Bauman », *Nouvelles Fondations*, n°s 7-8, novembre 2007, p. 36-38.

Extrait de la publication

moins à titre personnel, aux horreurs du nazisme. Il décida par la suite de s'engager dans l'armée polonaise, née d'un accord entre le gouvernement soviétique et le gouvernement de la République Polonaise en exil, participant à la libération de Berlin en 1945 en tant que lieutenant. Membre du parti communiste et officier, il fut promis après la Seconde Guerre mondiale à un avenir plutôt radieux dans la nouvelle Pologne. Mais très vite, une série d'événements vint contrarier le cours de cette existence dont les lignes semblaient pourtant déjà bien tracées. En 1953, Bauman fut expulsé de l'armée à la suite de la campagne antisémite lancée dans les pays de l'Est, notamment à la suite du « complot des blouses blanches »[13]. S'appuyant sur une solide formation universitaire en sciences humaines et sociales, il s'engagea dans une nouvelle étape de sa vie consacrée à la recherche académique en sociologie, abandonnant institutionnellement la philosophie pour des raisons politiques. Ses révélations personnelles sont à ce propos éclairantes :

> J'ai passé mes examens de Master en philosophie, mais très vite « la vieille garde » revint et donna à la sociologie un statut pleinement universitaire. Elle s'est trouvée aussi rapidement mise au centre de l'opinion publique. « La société » constitua un objet de préoccupation pour chacun, indépendamment des diverses sympathies politiques : (...). Les gens eurent besoin de salut, indépendamment de la couleur ou de la forme que ce salut devait prendre, il pouvait seulement venir de la société. À propos de cette société, la sociologie devait dire la vérité[14].

Cette méfiance à l'égard de tout savoir absolu, le sociologue va progressivement apprendre à la cultiver, en ouvrant autant que possible les champs d'étude et les modes d'évaluation des phénomènes sociaux. À la fin des années 1950, Bauman passa une année à

13. Cet événement fait référence à un prétendu complot de médecins soviétiques, presque tous juifs, qui furent accusés d'avoir assassiné deux dirigeants soviétiques. Il s'agissait en fait d'une machination élaborée de toutes pièces par le régime stalinien. L'affaire fut abandonnée en 1953 après la mort de Staline. Voir Jonathan Brent et Vladimir Naumov, *Le dernier crime de Staline. Retour sur le « Complot des blouses blanches »*, traduit de l'anglais par Élie Robert-Nicoud, Paris, Calmann-Lévy, 2006.

14. Zygmunt Bauman, with Keith Tester, *Conversations with Zygmunt Bauman*, Cambridge, Polity, 2001, p. 18.

la *London School of Economics* où il rédigea sous la direction de Robert McKenzie une étude sur le mouvement socialiste britannique[15]. Bauman intégra par la suite l'université de Varsovie pour y enseigner en tant que lecteur à la faculté des sciences sociales puis, en assurant la responsabilité de la chaire de sociologie générale. Il fonda entre-temps, en 1961, *Studia Socjologiczne (Études sociologiques)*, revue qui incarna une certaine ouverture intellectuelle par rapport aux schèmes idéologiques dominants à cette époque en Pologne. En 1966, il fut élu Président du Comité exécutif de l'Association polonaise de sociologie. Pendant cette période, il resta un fidèle sympathisant, mais devint cependant de plus en plus critique à l'égard du Parti communiste, ce qui l'amena à une rupture rapide et retentissante en janvier 1968 quand il remit sa carte d'adhérent[16]. Il fut ainsi obligé de changer encore de cap, contraint par le régime communiste à quitter la Pologne, lors des persécutions antisémites menées au lendemain de la Guerre des Six Jours sous l'impulsion du ministre de l'Intérieur polonais, le général Mieczylaw Moczar, communiste ultranationaliste et xénophobe. Interdit d'enseignement, Bauman quitta la Pologne avec son épouse Janina (rescapée du ghetto de Varsovie et auteure de deux livres de mémoires[17]), tout d'abord pour Tel-Aviv pour y enseigner la philosophie et la sociologie, puis pour la Grande-Bretagne où il fut finalement nommé professeur à l'université de Leeds en 1971. Il fut en outre amené à enseigner régulièrement à l'étranger, notamment en Israël et aux États-Unis, dans les universités de Tel Aviv, Berkeley et de Yale (New Haven). Il reçut le prix européen d'Amalfi pour la sociologie et les sciences sociales en 1989 puis, en 1998, le prestigieux prix

15. Cette étude fut publiée en polonais en 1959 puis en langue anglaise sous le titre : *Beetween Class and Elite. The Evaluation of the Bristish Labour Movement. A Sociological Study*, Manchester University Press, 1972.

16. Michael Hviid Jacobsen and Poul Poder, "Introduction. The Sociology of Zygmunt Bauman – Challenges and Critique", in Michael Hviid Jacobsen and Poul Poder (Edited by), *The Sociology of Zygmunt Bauman. Challenges and Critique*, *op. cit.*, p. 5.

17. Janina Bauman, *Winter in the Morning*, Virago Press, 1986 ; *A Dream of Belonging : my Years in Postwar Poland*, Virago Press 1987. Nous reviendrons plus loin (au premier chapitre) sur le rôle décisif joué par Janina Bauman au moment de la rédaction de *Modernité et holocauste*, traduit de l'anglais par Paule Guivarch, La Fabrique, 2002.

Extrait de la publication

Adorno de la ville de Francfort. Il est aujourd'hui professeur émérite des universités de Varsovie, de Tel-Aviv et de Leeds, et docteur *honoris causa* de nombreuses universités en Europe et dans le monde.

Les changements de cap, les ruptures et l'expérience de l'exil s'expriment avec une intensité particulière dans le parcours intellectuel du sociologue, dans la diversité des voies théoriques suivies et dans l'extrême amplitude de son geste théorique. Les diverses communautés d'auteurs (sociologues, philosophes, écrivains) qui l'accompagnent dans le mûrissement de sa réflexion en témoignent. Parmi ceux-ci, on rencontre Karl Marx, Max Weber, Émile Durkheim, Talcott Parsons, Edmund Husserl, Theodor Adorno, Georg Simmel, Hannah Arendt, Knud Løgtrup, Emmanuel Lévinas, Richard Sennett, Hans Jonas, Norbert Élias, Cornélius Castoriadis, Milan Kundera, Albert Camus, Antonio Gramsci, et cette liste est bien sûr loin d'être exhaustive. Deux professeurs de l'université de Varsovie ont également joué un rôle de première importance dans sa formation intellectuelle, les professeurs Stanislaw Ossowski et Julian Hochfeld. Bauman révèle avoir été très influencé par ces deux anciens maîtres dans la conception qu'il va développer de la discipline sociologique. Il déclare leur être particulièrement reconnaissant de l'avoir immunisé, au tout début de sa vie sociologique et, en définitive, une fois pour toutes,

> contre l'idée que la sociologie est (ou devrait être) une sorte de physique qui laisse sa propre histoire derrière elle et qui ne se retourne jamais, et que, si la sociologie n'a pas encore tout à fait atteint ce niveau, c'est à cause de son « immaturité » ou de son incapacité à découvrir sa propre méthodologie de recherche juste et appropriée qui soit capable de s'emparer de la controverse et du doute. Ce que j'ai appris d'eux était que la sociologie n'a pas d'autre – et ne peut pas avoir d'autre – sens (et aucune autre utilité) que d'être un commentaire en cours d'élaboration de « l'expérience vécue » de l'homme, aussi passagère et obsédante que puisse être cette expérience d'élucidation qui a toujours besoin de se mettre à jour[18].

18. Zygmunt Bauman, in Keith Tester, *Conversations with Zygmunt Bauman*, Cambridge, Polity, 2001, p. 20. Voir aussi Keith Tester, *The social Thought of Zygmunt Bauman*, Palgrave Macmillan, 2004, p. 34-43.

Extrait de la publication

Une grande part de l'enseignement que Bauman reçut de ces deux anciens maîtres se reflète dans le souci de considérer la sociologie avant tout comme une activité propre, comme une expérience qui doit être en mesure de s'affirmer indépendamment de savoirs théoriques institués[19]. Elle doit en ce sens assumer une certaine inventivité qui passe par l'affirmation de l'idée selon laquelle la pensée se construit dans un effort permanent de rendre compte de l'extrême complexité de la réalité humaine, dans une démarche sans cesse renouvelée et toujours plus exigeante à l'égard des sentiments et des émotions qui animent cette dernière.

À titre liminaire, et en vue de cerner quelques spécificités d'écriture et de forme, nous noterons que la richesse des influences qui traversent l'œuvre de Bauman peut sans doute constituer un obstacle à sa réception. Le lecteur peut en effet se trouver initialement désorienté par le nombre important de références qui alimentent la réflexion critique du sociologue. Une question quelque peu provocatrice pourrait être de se demander si autant de renvois peuvent contribuer à nourrir une œuvre propre. Mais un tel questionnement, renvoyant à la propriété ou à l'impropriété d'une œuvre aussi abondante, s'avère déplacé si l'on tient compte du souci d'ouverture qui caractérise la pensée de Bauman. Ce qui semble en revanche plus pertinent est de reconnaître que l'importance et l'hétérogénéité des références bibliographiques contribuent à la rendre relativement difficile d'accès. Cela, en particulier si l'on entend identifier le degré de pénétration de ces nombreuses références dans les différentes étapes de la pensée du sociologue qui ne revendique aucun attachement à une école de pensée proprement dite, ou qui serait systématiquement délimitable.

Parmi les nombreux commentaires et ouvrages publiés depuis ces quinze dernières années sur Bauman, beaucoup mettent en évidence pour ces mêmes raisons la difficulté d'appréhender son œuvre :

19. Cf. Miroslaw Chalubinski, « The Sociological Ideas of Stanislaw Ossowski. His Life, Fundamental Ideas and Sociology in Polish and World Science », November 2006, vol. 6, n° 3, p. 283-309. Au-delà de l'influence de ces deux grandes figures intellectuelles, cette volonté de se tenir au plus près des événements eux-mêmes est en partie ce qui lie Zygmunt Bauman à la tradition phénoménologique. Nous verrons ce point plus en détail dans les prochains chapitres.

Extrait de la publication

> La plupart des introductions soulignent à quel point le travail de Bauman est difficile à identifier ou semble glissant, en se penchant de manière éclectique sur une grande variété de sources théoriques au lieu de rester attaché à une certaine orientation théorique et parce qu'il insiste continuellement sur l'importance de se mettre à califourchon sur ces barrières qui ont pour but la séparation des traditions, des perspectives et des écoles de pensée. Dans beaucoup d'introductions (...) il y a une tendance principale à décrire le travail de Bauman négativement en mentionnant ce qu'il n'est pas ou en se concentrant sur la façon dont divers thèmes ont été privilégiés chronologiquement dans l'ensemble de son travail[20].

Contrairement à la plupart de ses contemporains, Bauman n'a jamais aspiré à bâtir un système théorique mais a plutôt souhaité se laisser guider par sa curiosité intellectuelle et son désir d'aller vers des horizons disciplinaires variés. Les sources sociologiques, mais également philosophiques, politologiques et littéraires, se diversifient à mesure que le temps passe et que les livres s'écrivent, mais également, à mesure que les réalités socio-économiques et politiques rendent notre monde de plus en plus difficile à saisir. En fait, et c'est la thèse que nous soutenons, la multiplicité des références textuelles se justifie par la difficulté de la tâche et par la volonté de poser sur les sociétés contemporaines, non un regard univoque, mais pluriel, étant donné le degré de complexité qui les caractérise. La diversité des influences théoriques qui nourrit l'œuvre du sociologue est selon nous le signe d'une telle exigence intellectuelle.

Karl Marx et Antonio Gramsci : aux sources d'une pensée critique

Si la première publication de Zygmunt Bauman en 1957 porte sur Lénine et la question du centralisme démocratique[21], l'empreinte

20. Michael Hviid Jacobsen and Poul Poder, "Introduction. The Sociology of Zygmunt Bauman – Challenges and Critique", in Michael Hviid Jacobsen and Poul Poder (Edited by), *The Sociology of Zygmunt Bauman. Challenges and Critique*, *op. cit.*, p. 2.

21. Zygmunt Bauman, *Questions of Democratic Centralism in Lenin's Works*, Varsovie, 1957. Cet ouvrage n'est paru qu'en polonais.

Extrait de la publication

épistémologique du marxisme-léninisme va progressivement s'atténuer au fil du temps. C'est en particulier au cours des années 1960 et 1970 qu'il va sortir des cadres d'analyse marxiste-léniniste, pour des raisons autant empiriques que théoriques. Tenant compte de la dureté du régime polonais durant ces années, Bauman devient plus intransigeant à l'égard du gouvernement communiste et s'engage dans le développement d'une conception du marxisme qui sera « jugée par l'orthodoxie trop culturelle, comme l'avait déjà été celle de Gramsci[22] ». Il s'agit en fait pour les deux penseurs de reconnaître que la culture fait partie intégrante des relations sociales, qu'elle ne leur est en aucune façon extérieure : « La culture n'est pas quelque chose d'ajouté aux relations sociales, qui sont d'une manière ou d'une autre plus fermes, plus solides ou plus fondamentales. Elle est la substance même de l'existence sociale telle qu'elle est partagée[23]. »

Un tel niveau d'affinités avec le penseur communiste italien est loin d'être fortuit dans la mesure où la distance que Bauman est amené à prendre à l'égard de l'orthodoxie marxiste du régime polonais est essentiellement liée à la période où il commence à lire les *Cahiers de prison* d'Antonio Gramsci, diffusés en Pologne dans les années 1950. La lecture de ces écrits va constituer une expérience décisive pour le sociologue. Ils vont lui donner les moyens de percevoir les contradictions de son temps indépendamment des cadres définis par le matérialisme historique qui imposaient un mode de perception linéaire de l'histoire. Cette dernière était censée s'accomplir lorsque les contradictions sociales arriveraient à un certain degré d'intensité, en provoquant leur renversement dialectique. Au-delà des références explicites à Gramsci dans une grande partie de son œuvre, Bauman exprime souvent sa dette à l'égard du penseur italien qui lui a permis de s'affranchir de l'orthodoxie marxiste[24]. La contribution d'Antonio Gramsci a non seulement favorisé une mise en question importante du matérialisme historique, mais elle a également contribué à renforcer la critique des monismes qui se contentent de renverser l'ordre des priorités, en

22. Arnaud Spire, « Critique de l'actuelle condition humaine. Rencontre avec Zygmunt Bauman », *art. cit.*, p. 36.

23. Ian Varcoe and Richard Kilminster, « Culture and Power in the Writings of Zygmunt Bauman », in *Culture, Modernity and Revolution*, *op. cit.*, vol. 1, p. 148.

24. Keith Tester, *Conversations with Zygmunt Bauman*, *op. cit.*, p. 25.

arrachant l'esprit à la transcendance, pour finalement y replacer la matière[25]. Tout renversement dialectique doit être mis en question. De la même façon, faire de la pensée et de la conscience une manifestation qui serait simplement dérivée de la matière, reviendrait à nier toute pratique humaine créatrice ainsi que toute intervention pratique de l'homme sur le monde[26].

C'est dans une telle perspective que Gramsci met en cause une vision mécaniste de l'histoire. Cette dernière serait incapable de prendre la mesure de la puissance des appareils hégémoniques dans les pays capitalistes développés qui tendent à briser les efforts d'unification des classes dominées en neutralisant les tentatives d'autonomisation du prolétariat à l'égard de la classe dirigeante[27]. La rupture avec la « réduction mécaniste du matérialisme historique[28] » ne conduit pas pour autant Bauman à se dresser contre le marxisme. Outre un fort attachement aux écrits de jeunesse de Marx, le sociologue est attaché à la conviction que penser le temps présent consiste à mettre en lumière les sources de certaines pathologies sociales en renonçant à une conception mécaniste du cours des événements historiques. Cet aspect ressort également de manière assez flagrante chez Gramsci qui ne manque jamais de souligner que notre conception du monde répond à des problèmes déterminés posés par la réalité, et qui sont en même temps toujours « originaux » dans leur actualité[29]. C'est en fait cette double dimension critique et analytique que Bauman retient de la philosophie de la praxis gramscienne qui a largement contribué à stimuler une autre conception du marxisme, en nourrissant par là même un autre mode de compréhension des réalités socio-économiques : « Ce que Gramsci m'a en fait présenté pour la première fois était la réalité comme quelque chose de flexible et de fluide qui doit être retraduite

25. Dominique Grisoni et Robert Maggiori, *Lire Gramsci*, Préface de François Chatelet et Maria Antonietta Macciocchi, Paris, Éditions Universitaires, 1973, p. 214.

26. *Ibid.*, p. 198-199.

27. Jean Lojkine, « Leçons théoriques, leçons politiques », *Nouvelles Fondations*, nov. 2007, n° 7-8, p. 46.

28. Antonio Gramsci, *Cahiers de prison : Cahiers 10, 11, 12 et 13*, Avant-propos, notices et notes de Robert Paris, traductions de l'italien par Paolo Fulchignoni, Gérard Granel et Nino Negri, Paris, Gallimard, 1978, p. 208.

29. *Ibid.*, p. 177.

Extrait de la publication

dans le langage de l'organisation en acte[30]. » Ainsi, et d'une façon assez paradoxale, l'étude de Gramsci a empêché Bauman de devenir un « anti-marxiste », comme beaucoup d'autres penseurs désabusés ont pu y être poussés, en rejetant brutalement tout ce qui pouvait être lié au marxisme, en particulier après 1956, année de crises politiques majeures en Pologne et en Hongrie. Le sociologue déclare avoir compris à cette époque avec enthousiasme dans les *Cahiers de Prison* qu'il pouvait y avoir une façon de préserver le fond moral et le potentiel analytique du marxisme, bien au-delà de l'enclave doctrinaire dans lequel on pouvait être tenté habituellement de le maintenir[31]. C'est essentiellement à cet aspect critique du marxisme que Bauman se voit rigoureusement attaché. Il révèle ainsi s'être éloigné de l'orthodoxie marxiste, notamment sous l'influence de la lecture d'Antonio Gramsci, tout en restant fidèle à certains cadres de compréhension et d'évaluation appris chez Marx : « Un certain dégoût pour toutes les formes d'injustice sociale et la volonté de dénoncer les mensonges sous lesquels la responsabilité de la misère humaine est travestie et cachée à la vue de ceux qui en souffrent[32]. » Un tel attachement théorique n'est de toute évidence pas sans lien avec une ambition d'évaluer l'orientation des sociétés présentes à travers leur capacité d'assumer des responsabilités à l'égard des générations à venir. Un enjeu moral ressort ici explicitement dans la mesure où nos choix individuels et collectifs doivent de plus en plus nous inciter à nous interroger sur le futur : « J'ai appris de Marx (...) l'inclination à soupçonner quelque chose de trouble chaque fois qu'une limite de la liberté humaine est envisagée ou justifiée. Je suppose que c'est à travers Marx qu'est venue ma croyance en l'infinité et en l'incomplétude perpétuelle du potentiel humain[33]. » On peut aussi par là comprendre la dette de Bauman envers Gramsci qui retient de lui que la seule prédiction possible qui doit

30. Zygmunt Bauman, *Intimations of postmodernity*, London, New York, Routledge, 1992, p. 206.

31. Zygmunt Bauman, in Keith Tester, *Conversations with Zygmunt Bauman*, *op. cit.*, p. 26.

32. Zygmunt Bauman, « L'amour liquide n'a pas que des agréments », entretien réalisé par Patrice Bollon, *Philosophie Magazine*, mars 2010, n° 37, p. 60.

33. Zygmunt Bauman, in Keith Tester, *Conversations with Zygmunt Bauman*, *op. cit.*, p. 25.

Extrait de la publication

pouvoir orienter la société consiste, pour elle, à unir ses efforts pour façonner l'avenir selon ses idéaux, la réalité n'étant rien d'autre que l'histoire de son intervention sur le monde ; mais d'une histoire qui reste à écrire et qui échappe par conséquent à tout systématisme : « Rien ne garantit que de tels efforts produisent le résultat escompté. On ne gagnera jamais la guerre contre l'incertitude. Mais cette stratégie laisse au moins une chance de remporter quelques batailles. Ce n'est certes pas la solution miracle, mais c'est la seule que nous ayons, à prendre ou à laisser[34]. » Ce qu'il importe de privilégier dans la connaissance sociologique est, non une quelconque ligne causale qui dominerait dans l'histoire des sociétés et qui leur imposerait un ordonnancement univoque, mais une part d'irréductibilité du sens inhérente aux événements historiques qui doit en permanence relancer notre exigence interprétative. Dans cette tension herméneutique, l'action se doit d'être définie en fonction de l'unicité de chaque contexte où elle s'inscrit, et non à partir de critères préétablis qui seraient immanents au devenir.

L'attention particulière qui doit être portée à l'unicité du contexte doit aussi passer par la dynamique du dialogue. L'influence de Gramsci est encore à ce niveau perceptible. Pour ce dernier en effet, si les membres d'une collectivité doivent se mettre d'accord entre eux, discuter ensemble – à travers la discussion, une fusion des volontés doit se produire –, tous les éléments de vérité que chacun peut apporter doivent se synthétiser dans la vérité complexe et être l'expression intégrale de la raison :

> Pour que ceci ait lieu, pour que la discussion soit complète et sincère, la plus grande tolérance est nécessaire. Chacun doit être convaincu que c'est là la vérité et que, par conséquent, il est indispensable de la faire passer dans les actes. Au moment de l'action, tous doivent être d'accord et solidaires (...). On ne peut être intransigeant dans l'action que si l'on a été tolérant dans la discussion, si les mieux préparés ont aidé ceux qui l'étaient moins à recevoir la vérité, si toutes les expériences ont été mises en commun, si tous les aspects du problème ont été examinés et si l'on n'a créé aucune illusion[35].

34. Zygmunt Bauman, « Et si... L'avenir, c'était le présent ? », traduit de l'anglais par Myriam Dennehy, *Philosophie magazine*, avril 2008, n° 28, p. 57.

35. Antonio Gramsci (1917), cité par Maria-Antonietta Macciocchi, *Pour Gramsci*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 192.

Extrait de la publication

Retrouvez tous les ouvrages
de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr

Extrait de la publication